

UNE THÉOLOGIE DE L'EMPATHIE

Assemblée Plénière

Mai 2010

M. le Rabbin Arthur Green

Original en anglais

En décrivant la « parfaite maîtresse de maison », le roi Salomon dit ceci : « Elle est pareille à des vaisseaux marchands : de loin, elle amène ses vivres » (Pr 31,14 ». Vous qui êtes des femmes fortes et des leaders dans votre grande église, je vous remercie d'avoir choisi d'amener votre nourriture spirituelle de si loin, en me ramenant de Boston à Rome et, de manière plus significative, par-delà l'abîme qui sépare nos deux traditions-sœurs, puisées à la même source des Écritures et de la parole prophétique. Nos traditions sont séparées par un grand mur de sang, de larmes et de dureté de cœur, bien qu'elles proviennent d'une seule souche. Une brèche a été ouverte dans ce mur au cours des quelques dernières décennies, en partie grâce à la mémoire de nombreux membres d'ordres féminins qui ont risqué leur vie pour sauver des enfants juifs pendant la sombre nuit qui est tombée sur nous en ce continent, mais aussi grâce au grand changement dans les cœurs, introduit par Vatican II et l'esprit du Pape Jean XXIII d'heureuse mémoire. Même si je ne suis pas catholique, je prie pour le jour de sa canonisation. Et je suis prêt à prier pendant longtemps.

Je me présente aujourd'hui devant vous comme un maître, un maître de maîtres. J'ai consacré une grande partie de ma vie à l'éducation de rabbins puisque j'ai servi comme président d'un premier séminaire, puis comme fondateur d'un deuxième. Je crois fermement que le judaïsme, l'une des grandes traditions religieuses du monde, a encore beaucoup à offrir, à la fois à ses propres membres et à la communauté universelle des personnes qui sont en recherche. Cette sagesse, cette lumière intérieure cachée au cœur de notre Torah est à rechercher, à découvrir, à mettre à jour et à rendre accessible par des rabbins nouvellement formés, de la même manière qu'elle a été transmise de génération en génération. Voilà la tâche à laquelle je suis attelé.

Je fais ce travail d'un point de vue particulier. Bien que je n'appartienne à aucune des dénominations bien connues du judaïsme, je me situe comme un juif néo-hassidique. Cela signifie que j'étudie et suis inspiré par les enseignements du hassidisme, notre grand mouvement de piété populaire qui commença en Europe de l'Est, fondé par des disciples de Ba'al Shem Tov, le Rabbin Israël Master of the Good Name(Maître du Bon Nom), entré dans l'éternité il y a 250 ans ce mois-ci..

Le hassidisme enseigne une version radicalement simplifiée de la Kabbalah, la tradition mystique juive. Elle insiste sur le fait que « la terre entière est remplie de la gloire de Dieu » (Is 6,3) selon les mots du prophète, que Dieu peut être trouvé en tous lieux et à chaque instant. Le but de la tradition, de la prière, du rituel, est de nous aider à ouvrir nos cœurs à cette présence. En le faisant, nous pouvons faire monter et sauver les étincelles de divine lumière qui sont tombées en nous et tout autour de nous, et les restituer à leur source, dans l'Unique.

Le *néo-hassidisme* diffère du hassidisme classique, qui existe toujours et se développe, de deux manières importantes. Nous ne partageons pas le mépris hassidique pour la modernité, spécialement pour l'éducation moderne et la science. Nous acceptons la légitimité de la recherche scientifique et historique et nous croyons que la religion doit s'adapter en conséquence pour y répondre. Nous ne croyons pas non plus que les intuitions du hassidisme doivent s'appliquer ou être

limitées aux seuls juifs. Ses enseignements portent sur Dieu et l'esprit humain et sont exprimés en de nombreuses langues différentes dans notre grande communauté humaine. Nous recherchons un judaïsme qui reconnaisse sa place dans ce spectre merveilleux et coloré, non un judaïsme qui se place en dehors de ce spectre ou qui le domine. Et c'est dans cet esprit que je viens vous rencontrer ici.

Nous, les rabbins modernes, nous faisons du ministère auprès d'un peuple assez sécularisé dans la vie quotidienne. Ces gens ne passent pas beaucoup de temps non plus à parler à Dieu ou de Dieu. Cependant, il y a chez eux une profonde recherche de sens, même s'ils ne savent pas l'articuler dans un langage religieux classique. Ils veulent trouver un sens à leur vie. Ils ont le sentiment très fort que nous sommes appelés à contribuer à rendre le monde meilleur, à réduire la souffrance humaine et à faire grandir la bonté entre les gens. Ce n'est pas un hasard si l'on trouve des noms juifs dans tous les groupes de personnes qui défendent les droits humains et travaillent à faire reculer la souffrance humaine ; nous n'oublions pas que nous étions jadis esclaves en Égypte. Ce souvenir, renforcé par d'autres plus récents, fait que nous avons le souci des opprimés et des gens qui souffrent, où qu'ils se trouvent. Le sens de la famille et des liens intergénérationnels reste également très fort. Les juifs, même ceux qui ont apparemment peu de foi, ou de connaissance du judaïsme, croient que nous avons un précieux héritage qui nous vient de nos ancêtres et que nous avons le devoir de transmettre aux enfants de nos enfants. Beaucoup ont bien du mal à comprendre en quoi consiste cet héritage, et cependant ils continuent à essayer de faire passer quelque chose.

C'est principalement à propos du cycle de la vie et de ce sentiment d'héritage que les juifs se tournent vers les rabbins et les communautés des synagogues. La naissance d'un enfant, l'éducation dans la tradition, la célébration des repères de la vie, la perte tragique de vies humaines ou le malheur, le vieillissement ou la maladie de parents, la mort et le deuil – tout cela fait revenir les juifs de leur quête mondaine pour chercher sagesse et consolation dans leur tradition, soutien personnel et affection chez les rabbins et autres membres du clergé.

À ces moments-là, on attend des rabbins qu'ils rencontrent les juifs avec empathie, qu'ils puisent comme à un puits profond, sollicitude, aptitude à donner et à être présent aux gens avec lesquels ils n'ont peut-être guère de contact autrement. À de tels moments, les phrases pieuses traditionnelles ne suffisent pas, ni la tentative de recourir à un enseignement purement intellectuel. Il faut que le rabbin soit pardessus tout, comme quelqu'un d'authentique, qui fait preuve de sollicitude vraie et pas seulement professionnelle. Vous le savez bien, cette aptitude à être présent ne peut venir que de votre vie spirituelle. Une vie de don de soi aux autres exige qu'on se nourrisse constamment de la présence de Dieu. Pour *soutenir* les gens dans la peine comme dans la joie, votre qualité de rabbin vous oblige à faire preuve de force. Et cette force n'est vraiment pas la vôtre mais celle de Dieu, vous y êtes enraciné par votre foi.

Aussi, apprendre à des étudiants à être rabbins, aider chacun(e) à grandir dans son rabinat, comme nous aimons le dire, c'est leur apprendre entre autre à cultiver leur jardin intérieur. Cela comprend la prière, à la fois communautaire et personnelle. La direction spirituelle et l'accompagnement ont également leur part dans notre programme. Mais dans notre tradition, la vie intérieure se nourrit aussi avec abondance de l'étude des sources, enseignées et discutées de diverses manières avec sincérité, afin que la vie spirituelle de chaque rabbin soit directement enracinée dans le texte et le langage des siècles. N'oubliez pas que dans notre tradition la Parole qui était avec Dieu depuis le commencement ne s'est pas faite chair, mais qu'elle reste Parole, manifeste dans la Torah, ce qui inclut le processus d'enseigner, d'apprendre, et la créativité constante de nouvelles interprétations. Au centre de l'éducation rabbinique, nous trouvons le *betmidrash* ou salle d'étude, où les étudiants, assis deux par deux ou par petits groupes, discutent des textes entre eux.

Mais quelle est la théologie qui lie tout ceci ensemble ? Où trouvons-nous un langage qui appelle ce sens profond de notre humanité partagée et qui nous encourage à nous ouvrir les uns aux autres ? Je parle d'une théologie de l'empathie, d'une compréhension de Dieu qui met notre amour et notre sollicitude les uns pour les autres au centre de notre chemin de foi. Il n'existe pas de foi en Dieu, que j'appellerai authentique, qui ne nous pousse à nous soucier et à agir pour les créatures de Dieu qui en ont le plus besoin. Mais comment l'exprimer dans le contexte du judaïsme contemporain ? Je voudrais vous entraîner au cœur de cette recherche de langage, qui sera aussi un voyage au cœur de la foi juive telle qu'elle existe aujourd'hui.

Nous ne pouvons commencer par autre chose que le *Shema' Yisra'el*, « Écoute, Israël, Y-H-W-H, notre Dieu, Y-H-W-H est l'Unique (remarquez bien que j'écris les lettres du nom de Dieu, qu'il n'est pas permis de prononcer). Ce verset biblique (Dt 6,4) est comme le cri de veille de notre foi, que récitent les juifs pieux deux fois par jour, « quand tu te couches et quand tu te lèves ».

Prière juive la plus connue, le *Shema' Yisra'el*, n'est pas du tout une prière, en fait. La prière est un acte dans lequel l'être humain se tourne vers Dieu. Elle est essentiellement ouverture du cœur ; effectivement, la prière est appelée par les premiers rabbins, le « culte au-dedans du cœur ». Habituellement, mais absolument pas toujours, elle a une composante verbale adressée au Tout-Puissant. Les prières juives les plus caractéristiques sont appelées *berakhot* ou « bénédictions » ; elles commencent par l'expression « Béni sois-tu, Seigneur... ». Mais le verset dont nous parlons s'adresse à la communauté, plutôt qu'à Dieu. En voici une traduction plus complète : « Écoute, ô Israël »-« Écoutez, frères juifs ! » « L'Être(Celui qui est) est notre Dieu ; l'Être, est unique ! »

Je reviendrai plus tard sur le mot « Israël » dans ce verset, parce que c'est une partie essentielle de notre conversation. Mais permettez-moi de commencer ici par la question fonctionnelle, la grande question lorsqu'on arrive à la réalité : Quelle différence le monothéisme apporte-t-il ? Un dieu, dix dieux, mille, et puis ? Nous, les juifs (c'est nous qui ressemblons le plus aux musulmans sur ce point) insistons sur l'unité absolue de Dieu et nous sommes fiers de la « pureté » de notre monothéisme. Mais pourquoi ? Quelle est la valeur du monothéisme ?

La seule valeur du monothéisme est de vous faire comprendre que tout ce qui existe, y compris toutes les créatures – et cela veut dire le rocher, le brin d'herbe dans votre jardin, tout comme votre lézard favori et votre voisin d'à-côté - ont tous la même origine. Vous venez du même endroit. Vous avez été créés dans le même acte d'amour. Dieu tire ses délices de chaque forme qui émerge et lui confère sa grâce. C'est pourquoi, - et ceci est la manière de rendre, la seule qui compte vraiment : *Traitez-les toutes comme telles!* Elles sont toutes des créatures de Dieu : elles n'existent qu'en raison de la présence divine, celle-là même qui vous fait exister. Le réaliser vous appelle à *apprendre à les connaître. Apprenez à les aimer !*

Découvrez l'unique don de Dieu en chacun d'eux ! Vivez dans l'admiration devant la lumière divine répandue partout sur la terre. Voilà ce que cela signifie être une personne religieuse.

Dans la communauté humaine, cet amour signifie aussi le respect de la différence et des frontières. L'esprit mystique qui cherche à surmonter toute distance et toute séparation entre les enfants de Dieu ne peut devenir une excuse pour ignorer les frontières. Il est facile d'oublier le respect de l'altérité dans un contexte religieux. Il arrive parfois à des gens bons et bien intentionnés d'être tellement saisis par l'amour au-dedans d'eux-mêmes qu'ils en perdent le contrôle, et découvrent que la frontière entre *agapè* et *eros* n'est pas si marquée qu'ils l'avaient cru. Amour et maîtrise de soi, main droite et main gauche de Dieu, doivent être bien équilibrés, dans le cosmos comme à l'intérieur de soi.

Je réalise qu'il serait peut-être plus convenable pour un invité de garder le silence sur des choses douloureuses et embarrassantes qui se passent dans votre famille. Mais j'ai décidé qu'il serait encore plus indélicat de rester silencieux. Comme ami de votre grande Église, je pleure avec vous sur la douleur de toutes les victimes, y compris les prêtres, dont la vie a été ravagée par des énergies si profondément déséquilibrées. Si je suis ici pour parler d'empathie, je dois tout d'abord exprimer de l'empathie pour la douleur et la perte ressenties par les catholiques à travers le monde ces dernières années et ces derniers mois. Cela inclut l'empathie à l'égard de tous ceux et toutes celles qui ont été blessé(e)s par des abus et par une attitude déviée ; empathie pour tous ceux et toutes celles qui se sont fait illusion en pensant qu'ils pourraient se cacher d'eux-mêmes ou de Dieu derrière le voile d'une tentative de célibat ; empathie enfin, envers les nombreuses personnes qui sont dans la confusion, dans le doute, et qui ont perdu la foi. Je prie pour que Dieu vous accompagne dans votre ministère de guérison, guérison de la vie de personnes individuelles et guérison aussi des profondes blessures dont souffre l'Église elle-même. Quelle ironie que vous les femmes, qui n'avez pas eu grand-chose à voir dans cette crise, car pour une très grande part elle concerne les hommes et la psychologie masculine, vous soyez appelées à jouer un rôle si important dans le processus de guérison. Oui, vraiment, je prie aussi pour que l'Église apprenne de ces événements, combien la sagesse et le leadership des femmes sont nécessaires pour rétablir ces équilibres qui semblent si difficiles à trouver pour tant d'hommes, que ce soit dans l'Église ou dans le monde.

Et maintenant, je reviens à la partie controversée de ma traduction. La tradition mystique du judaïsme à partir de laquelle je parle, insiste sur le fait de traduire le nom de Dieu par « Être ». C'est-à-dire Y-H-W-H, le nom hébreu de Dieu, que l'on regarde sur la page mais que l'on n'ose prononcer. L'Écriture nous dit (Ex 6,2-3) que c'est là le nom de Dieu. Mais ce n'est pas du tout un nom propre, pas même complètement un nom commun. Y-H-W-H est un assemblage impossible de tous les temps du verbe « être » en hébreu : HYH, signifie « était » ; HWH, indique le présent, et YHYH « sera ». Ils sont tous regroupés sous une forme impossible. Sans doute, ce devrait être traduit par « Était-Est-Sera ». Mais puisque c'est un peu malcommode à dire chaque fois, « Être » est le mieux que nous puissions faire, bien que nous devions comprendre cet « être » comme transcendant le temps et l'espace.

Ici, le sens est profond. « Dieu » et l'existence sont inséparables l'un de l'autre. Dieu n'est pas Quelqu'un là-haut, qui a créé ici-bas une entité séparée, distincte, appelée « monde ». Il n'y a pas deux ; il n'y a qu'un. Les mystiques insistent pour porter le monothéisme un peu plus loin que ne le font certains autres.

Dire que vous croyez en un seul Dieu, et puis le représenter comme quelqu'un de vieux avec une barbe, assis sur un trône - ou de tout autre manière, prise littéralement – n'est qu'une forme concentrée d'idolâtrie. C'est comme cette vieille histoire que tout enfant juif apprend, où le père d'Abraham, Terah est propriétaire d'un atelier d'idoles. Un jour, il doit sortir et demande à son fils de garder le magasin. Abraham casse toutes les idoles sauf la plus grande, puis il met une hache dans la main de la grande idole. Quand Terah revient, il fait le tour de la pièce du regard et s'écrie sous le choc, « mais qu'est-ce qui est arrivé à tous mes dieux ? » Abraham répond : « la grande idole les a tous mis en miettes ». « Ne dis pas de bêtises », dit Terah, « ce ne sont que des idoles ». « Ah ! » dit Abraham, et ce « Ah ! » dit-on, marque le commencement du monothéisme.

Et s'il y avait quelque chose d'important sous cette histoire ? Comment savons-nous que notre Dieu unique n'est pas simplement la plus grande idole ? Si le monothéisme n'est qu'une question de nombre, alors il ne vous reste plus qu'une seule grosse idole. Et beaucoup trop de gens s'arrêtent là. Ce qui doit changer vraiment, c'est votre manière de voir l'existence elle-même. En fait, « existence » en hébreu, c'est HWYH - prononcé *Havvayah* - , soit les quatre lettres du nom

secret de Dieu, simplement arrangées différemment. Voir « Dieu » quand vous regardez l'existence demande pour ainsi dire un ré-ordonnement des molécules. Voir la GRANDE image, au lieu des nombreuses petites images... Dieu est l'Être, quand vous voyez l'Être en tant que unique, quand vous voyez l'ensemble du tableau. Bien entendu, nous ne pouvons jamais voir ce grand tableau en entier. Le total est infiniment plus que la somme de ses parties. Le mystère transcendant demeure, même dans ma théologie très immanentiste. Mais, pour moi, la transcendance se trouve *dans* l'immanence. La transcendance ne se rapporte pas à un Dieu qui habite « là-bas » quelque part, de l'autre côté de l'univers (qui n'a pas de côtés, nous assurent les astronomes !). La transcendance signifie que Dieu est *ici*, présent en ce moment même, d'une manière si intense et profonde que nous ne pourrions jamais en atteindre le fond (en mesurer la profondeur). *Le voilà* le mystère.

Voilà la vérité secrète. Écoutez l'un des grands sages, un maître hassidique qui révéla ce qui suit dans une lettre qu'il écrivit à ses enfants et petits-enfants - et je cite le célèbre Sefat Emet, le rabbin de Ger ou Gora Kalwarya en Pologne :

Ce que nous proclamons chaque jour en disant *Shema 'Yisra'el* doit être compris pour ce qu'il veut vraiment dire... «Y-H-W-H est unique » ne signifie pas qu'Il est le seul Dieu, en niant l'existence d'autres dieux (bien que cela soit également vrai), mais le sens est plus profond encore. Il n'y a pas d'être autre que Lui... Tout ce qui existe dans le monde spirituel et physique, est Dieu lui-même... À cause de cela, chaque personne peut s'attacher à Dieu là où elle se trouve, grâce à la sainteté présente en toute chose prise individuellement, y compris les corporelles. Il vous suffit de disparaître dans l'étincelle de sainteté... Voilà le fondement de tout enseignement mystique dans le monde.

Bien sûr, ce n'est pas aussi facile que cela ne paraît. « Disparaître dans l'étincelle de sainteté » afin de faire de la place pour que l'Être de Dieu entre, c'est le travail de toute une vie. Opérer ce travail intérieur de façon saine et salutaire, voilà le but vers lequel tendent tous nos efforts.

Mais revenons maintenant au début de notre prière qui n'en est pas une. « Écoute, ô Israël ». Qui est Israël dans cette phrase ? Rappelez-vous d'où vient ce mot. Notre ancêtre Jacob, lutta toute une nuit avec un ange. Un dur, ce Jacob. Même un ange ne réussit pas à l'emporter sur lui. Lorsque l'aube parut, l'ange dit : « Lâche-moi ! C'est l'heure de chanter les louanges de Dieu ! » « Oui, oui !... », dit Jacob, « mais pas avant que tu ne m'aies béni ». Ainsi, Jacob sortit de cette rencontre avec un nom nouveau : Israël, ce qui signifie « celui qui a été fort contre Dieu ».

Je crois que ce nom appartient à tous les lutteurs, et pas seulement aux juifs, et pas seulement aux chrétiens. Quiconque lutte avec les anges, lutte pour que sa vie ait un sens, fait partie d'une communauté plus large appelée « Israël ». *Shema 'Yisra'el, Y-H-W-H Eloheinu, Y-H-W-H ehad* signifie alors « Écoutez vous tous qui luttez, vous tous qui vous débattez avec le sens de la vie ! Être est notre Dieu, Être est l'unique ! » Ne regardez pas par-delà les étoiles. Il n'est pas nécessaire que vous vous tordiez le cou. Dieu est ici même, remplissant toute l'existence de dons sans fin. Ouvrez les yeux. Transformez ce combat en étreinte. Trouvez la présence de Dieu dans la vision unifiée et transformante de tout ce qui est.

La phrase « Écoute Israël », est immédiatement suivie de « Tu aimeras Y-H-W-H ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme, et de toute ta force ». C'est l'une des deux déclarations d'amour dans la Torah, dont Jésus vous a dit qu'elles constituent l'essence des enseignements de la Loi. Nos sages se débattent depuis de longs siècles avec le problème de savoir comment il est possible de commander l'amour ; de savoir s'il s'agit vraiment d'un commandement. L'amour ne demande-t-il pas de la spontanéité ? Est-ce qu'il ne jaillit pas spontanément du cœur ? Mais quand on récite le *Shema'* dans le contexte de notre liturgie quotidienne, il est toujours précédé d'une déclaration de l'amour de Dieu pour nous. Dans nos prières quotidiennes du matin nous disons : « De quel amour

tu nous a aimés, tu as déversé sur nous le flot débordant de ta compassion » ; et le soir : « d'un amour éternel tu as aimé la maison d'Israël, ton Peuple ». Ainsi donc, on nous rappelle d'abord l'amour de Dieu pour nous et puis nous appelons l'unité de tout ce qui existe. Parvenus à ce stade, nous n'avons plus besoin qu'on nous « commande » d'aimer. L'amour monte de l'intérieur de nous-mêmes comme une réponse naturelle et essentielle pour nous comme la respiration ou la parole elle-même. Dans ce cas la traduction juste en anglais n'est plus « You *shall* love Y-H-W-H your God... » mais plutôt « You *will* love ... », qui exprime la constatation d'un fait plutôt qu'un commandement.

Cela peut-il s'appliquer à cet autre amour prescrit par la Torah : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même » (Lv 19) ? Cet amour peut-il aussi devenir si naturel que nous n'ayons plus besoin de sentir que c'est un « commandement », mais qu'il monte de l'intérieur ? Pour une réponse juive à cette question, nous devons nous tourner vers un célèbre débat entre deux des premiers rabbins, qui vécurent environ un siècle après Jésus, Rabbi Akiva, lui aussi, martyr des Romains, et son ami Ben Azzai. Le Talmud rapporte qu'ils buttèrent sur la question : « Quel est le principe le plus fondamental de la Torah ? » Quel est l'enseignement pour l'amour duquel existe tout le reste du judaïsme ? Akiva avait une réponse toute prête : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même » (Lv 19,18). Dans le judaïsme, Akiva fut le plus grand avocat de la voie de l'amour, bien que je devrais dire en fait, qu'il partage cet honneur avec Jésus de Nazareth. C'est Akiva qui insista pour dire que le Cantique des Cantiques devait vraiment être inclus dans l'Écriture Sainte ; il l'appelait le « Saint des Saints », prononcé par Dieu et Israël au Mont Sinaï. L'histoire de l'amour du Rabbin Akiva et de sa femme est l'un des quelques récits vraiment romantiques de la littérature rabbinique. De même, le récit de la mort d'Akiva : alors qu'il était torturé par les Romains, on prétend qu'il déclara : « Je comprends maintenant le commandement d'aimer Dieu de tout son âme, - même s'Il prend votre âme, vous l'aimerez ». Il n'est donc pas surprenant qu'on dise que Akiva considérait l'amour comme la loi la plus fondamentale de la Torah.

Mais Ben Azzai n'était pas d'accord. Il déclara : « J'ai un principe encore plus grand que le tien ». Il cita Genèse 5, 1-2 : « le jour où Dieu créa les êtres humains, ils les fit à la ressemblance de Dieu ; homme et femme il les créa. » Il dit que c'était là le principe le plus fondamental de la Torah. *Tout* être humain est l'image de Dieu, dit Ben Azzai à Akiva. Certains humains sont plus faciles à aimer, d'autres plus difficiles. Certains jours vous êtes capable de les aimer, d'autres jours, non. Mais vous devez néanmoins tous les reconnaître et les traiter comme l'image de Dieu. L'amour est un piédestal trop branlant pour qu'on puisse lui faire porter toute la Torah. Il est trop dangereux de fonder le monde sur le commandement de l'amour. Peut-être Ben Azzai voyait-t-il aussi que le principe d'Akiva pourrait être restreint, conçu uniquement par rapport à votre communauté. Après tout, « *votre prochain* » pourrait désigner simplement votre coreligionnaire juif ; ou bien votre coreligionnaire catholique ; ou encore celui qui partage votre piété, votre bonne conduite. Et l'inconnu, alors ? Le pécheur ? Et votre ennemi ? Le principe de Ben Azzai ne laisse pas de place pour les exceptions, puisqu'il remonte à la création elle-même. Ce n'est pas seulement « votre style de gens » qui ont été créés à l'image de Dieu, mais tout le monde.

Une fois que nous avons un principe de base, ou même un groupe de principes de base, nous disposons d'un modèle pour évaluer toutes les autres lois et pratiques, enseignements et idées théologiques. Cette idée particulière ou cet enseignement particulier nous aide-t-il à voir la part divine en chaque personne ? Cette interprétation de notre Écriture pourrait-elle y faire obstacle ? Pourrions-nous l'interpréter différemment, d'une manière plus accordée avec notre principe de base ? Il y a là une base intérieure juive qui permet de soulever des questions importantes, un principe dont ceux qui façonnent pour aujourd'hui notre *halakhah* et votre droit canonique devraient faire plus grand usage. Prenons le *ketal gadol*, le principe de base qui signifie « ce pour quoi tout le reste existe », principe d'animation qui soutient toute notre vie religieuse. Dans ce cas,

toute forme de judaïsme qui s'éloigne de sa tâche - celle de nous aider à faire que tous les êtres humains deviennent le plus pleinement possible l'image de Dieu et soient considérés comme telle - est une déformation de notre religion. Ce défi permanent exige qu'à chaque génération nous élargissions le cercle de ceux que nous considérons comme pleinement humains, de ceux qui portent l'image de Dieu, tout en essayant d'élargir les frontières de la sainteté. *Dans la mesure où nous trouvons l'image de Dieu dans une partie toujours plus grande de l'humanité, nous nous ouvrons toujours plus à la présence de Dieu.* Trouver Dieu dans tous les êtres humains n'est pas une tâche de peu d'importance. Nous pourrions y passer une vie entière et ne pas avoir encore parfait cet art, mais je vous appelle à m'y rejoindre.

La voix morale du judaïsme commence avec la création. Notre enseignement le plus essentiel, l'enseignement pour lequel le judaïsme a encore besoin d'exister, c'est notre insistance sur le fait que chaque être humain est l'image unique de Dieu. « Pourquoi Adam a-t-il été créé tout seul ? » demande la Mishnah. « Afin qu'aucune personne ne puisse dire : 'mon père était plus grand que le tien' ». « Comme le Créateur est grand ! Un roi humain fait imprimer des pièces de monnaie dans une presse et elles sont toutes semblables. Mais Dieu nous imprime selon l'empreinte(moule) d'Adam, et il n'y a pas deux êtres humains semblables ! » On a besoin de chacun de nous, les humains, en tant qu'image de Dieu ; et aucun ne peut être remplacé par un autre. C'est aussi simple que cela.

J'ai entendu une fois mon grand maître Abraham Joshua Heschel demander : « Pourquoi les images gravées sont-elles interdites par la Torah ? ». Pourquoi la Torah s'inquiète-t-elle tant de l'idolâtrie ? Vous pourriez penser que c'est parce que Dieu n'a pas d'image, et que toute image de Dieu est donc une déformation. Mais Heschel lisait les commandements différemment. « Non », dit-il, « C'est précisément parce que Dieu a une image que les idoles sont interdites. Vous êtes l'image de Dieu. Mais votre seule manière de façonner cette image c'est d'y employer *toute votre vie*. Prendre quelque chose qui est moins qu'un être humain complet qui vit et respire, et essayer de créer l'image de Dieu à partir de cela – diminue le divin et est considéré comme une idolâtrie. » Vous ne pouvez *fabriquer* l'image de Dieu ; vous ne pouvez qu'*être* l'image de Dieu.

Je reviens maintenant à la question d'empathie. Pour ceindre (revêtir) l'empathie, vous le voyez maintenant, je propose une théologie où l'altérité n'est pas tout à fait absolue. En fin de compte, nous participons tous de l'Unique ; nous sommes des incarnations de la même présence divine. Derrière le masque de l'autre le caractère unique du Créateur se trouve réfléchi dans l'œuvre. L'empathie comprend *à la fois* le fait de nous embrasser tous dans notre diversité *et*, à travers celle-ci, de percevoir notre unité.

Vous disposez dans votre tradition d'un langage merveilleux pour exprimer cela ; vous parlez du Corps du Christ. Nous parlons de l'image, ou même, du corps d'Adam qui nous inclut tous. Mais une certaine confusion surgit autour de ces concepts. Est-ce que l'expression 'le Corps du Christ' inclut seulement ceux qui sont à l'intérieur de l'Église ou embrasse-t-elle la communauté humaine tout entière, et le monde entier ? Bien sûr c'est à vos théologiens de répondre à cette question, pas à moi. Mais nous avons une version différente du même problème. Nous restons un peuple distinct, une entité ethnique, en même temps qu'une communauté de foi. Nous insistons sur le fait que nous pouvons être les deux à la fois. Mais alors, dans quelle mesure sommes-nous exclusifs ? Nos prières sont pleines d'appels à Dieu pour qu'il nous bénisse « et tout le peuple d'Israël ». Prions-nous seulement pour nous-mêmes ? Et le reste de l'humanité ? Prions-nous aussi pour lui ?

Pendant de longs siècles, le judaïsme n'a pas cherché à propager sa tradition. En raison notamment, du succès du christianisme et du fait que les régimes chrétiens et islamiques interdisaient la conversion au judaïsme, nous n'avons pas travaillé à porter notre tradition à d'autres, mais nous nous sommes concentrés sur notre survie. Cependant notre souci reste universel.

Nous voulons, non pas que toute l'humanité embrasse le judaïsme mais qu'elle vive de nos vérités les plus essentielles : le caractère unique de Dieu et la conviction de foi que chacun d'entre nous, chaque personne sur la terre porte en soi l'image de Dieu. Voilà notre message pour l'humanité.

Voilà le grand combat dans le judaïsme aujourd'hui. Quelle est la largeur de notre cercle d'empathie, de compassion ? Sommes-nous capables d'ouvrir assez largement les portes de nos cœurs pour inclure toute la famille humaine, et même à l'intérieur de celle-ci, la famille plus large de tous les êtres naturels, sans perdre notre sens distinctif de l'histoire et de l'identité ethnique ? L'amour que j'ai pour ma propre communauté peut-il être un amour qui m'encourage à ouvrir plus grand, à embrasser dans l'amour des cercles toujours plus larges ? Ou bien cela me coupe-t-il nécessairement des autres en créant un cercle d'exclusivité, hors duquel demeure la plus grande partie de l'humanité ?

Nous les juifs et les chrétiens sommes les descendants spirituels des prophètes, qui furent des révolutionnaires religieux. Il fallait qu'ils défendent fermement le caractère unique de leur message. Le Dieu au nom duquel ils parlaient était *complètement différent* de tout ce qui pouvait être adoré dans le monde païen. Ils se moquaient des divinités des païens. « Elles ont des yeux et ne voient pas, elles ont des oreilles et n'entendent pas, elles ont un nez et ne sentent pas... Comme elles seront ceux qui les firent, quiconque met en elles sa foi. Maison d'Israël, mets ta foi en Y-H-W-H » (Ps 115,5-6 ; 8-9). Les nations de l'ancien monde avaient toutes leurs dieux à elles. Ainsi se voyaient-elles séparées les unes des autres, et ne se souciaient guère des gens de l'extérieur. En proclamant un seul Dieu, les prophètes parlaient aussi pour un seul monde et une seule famille humaine. Cela exigeait d'avoir vraiment le souci de l'autre, qui après tout, n'est pas si « autre ».

Comme toutes les révolutions, celle-ci laissa un héritage complexe. Elle proclamait que nous seuls détenions la vérité. Dans ce psaume, « Israël » ce sont ceux qui mettent leur confiance en Y-H-W-H, et nul autre. Lorsque l'Église réclama l'héritage de ce manteau en devenant un « nouvel Israël », elle hérita aussi de cette zone d'ombre de l'exclusivisme. Oui, le christianisme a fait s'écrouler les murs ethniques ; tous les peuples ont été accueillis dans la nouvelle église. Mais elle a remplacé les murs ethniques par des murs théologiques ou rituels ; la chrétienté est devenue la communauté des baptisés ou de ceux qui partageaient une foi bien définie.

Nous avons tous deux besoin de lutter contre cet héritage d'exclusivisme. Vous pouvez blâmer l'Israël ancien et ses prophètes d'avoir commencé, mais l'église en a hérité et a élevé les bûchers, jusqu'à ce que nous, les juifs, soyons également considérés comme des gens du dehors. Mais désormais l'heure est passée de tout cela. Le monde est devenu trop petit. Nous vivons tous au coude à coude, et le besoin est trop urgent. Nous avons besoin de travailler côte à côte pour affronter les grands défis qui se présentent à nous ; et parmi eux, la dégradation de l'esprit humain dans notre culture moderne profane, la fascination sans fin du matérialisme égoïste et les grandes injustices qu'il engendre, et jusqu'à la préservation de notre planète elle-même comme une maison destinée à abriter des formes de vie plus haute. Tous ces enjeux constituent le réel travail des gens religieux et des communautés, et nous devons être unis pour y faire face. Pour le faire, il nous faut revenir au « Y-H-W-H est l'Unique » et à l'exigence d'amour universel que cette réalité implique. Voilà qui représente l'enseignement du meilleur de nos deux traditions.

Pour nous, les juifs, la lutte contre l'exclusivisme touche autre chose qui nous tient à cœur. Je m'adresse à vous, en cette décennie où les derniers survivants de notre terrible Holocauste sont sur le point de terminer leur temps ici-bas, sur la terre ; le moment où leur mémoire torturée de la souffrance se transformera en histoire « pure et simple ». Nous nous débattons quotidiennement avec la question de l'héritage de l'Holocauste, du meurtre d'un tiers de notre peuple et de la destruction de tant de ressources culturelles et spirituelles. Quel enseignement devons-nous tirer de ce terrible événement ? Nous ne croyons pas que c'est Dieu qui nous a puni ainsi ; nous croyons

que ce fut le fait du mal en l'homme. Mais cependant, nous avons besoin d'en tirer des enseignements, nous devons rechercher le message de Dieu, là comme partout. Beaucoup de juifs pensent que le message est clair. « Jamais plus ! » signifie que le sang des juifs n'est pas au rabais. Nous nous défendrons, nous prendrons des mesures préventives contre nos ennemis, et ne permettrons jamais que les juifs soient des victimes. Mais les meilleurs parmi les survivants, y compris Heschel et Elie Wiesel, que lui soit accordée la bénédiction d'une longue vie, ont compris que « Jamais plus ! » veut dire que nous ne permettrons jamais plus de génocide, *où que ce soit* dans notre famille humaine, que nous, les survivants du génocide, prendrons la défense de tous ceux qui souffrent. Comme vous le savez, l'histoire ne nous a pas facilité les choses pour le faire. Mais on ne nous a jamais promis que ce serait facile.

Votre église a fait de grands pas dans l'ouverture d'esprit, en partie pour répondre à ce terrible événement. L'esprit de Vatican II, et spécialement les mots de *Nostra Aetate*, nous ont donné à tous la grande espérance que la catholicité ou universalité plus vraie de votre foi trouvait là sa pleine expression. Beaucoup d'entre nous, y compris moi-même, avons tiré des leçons et nous avons été inspirés par la capacité de votre église de se repentir, de grandir, et de changer, tout en restant fidèle à votre identité. Je vous supplie de tout mon cœur de poursuivre dans la voie de cette croissance ; de ne pas la compromettre dans votre cœur ou dans votre enseignement. Et je puis vous assurer que moi-même, avec une foule de mes collègues et de mes étudiants, rabbins d'aujourd'hui et de demain, nous luttons à vos côtés pour lire aussi notre tradition comme une tradition qui embrasse l'humanité entière. Nous avons besoin les uns des autres, nous gens de foi, pour accomplir ce travail de guérison et de restauration dont nos communautés, chacune à sa manière, ont un si grand besoin. Aidons-nous et soutenons-nous les uns les autres dans cette tâche.

Ne nous laissons pas diviser par le fardeau d'une trop longue histoire ou d'anciennes prétentions à un accès exclusif dans le Royaume de Dieu. Ce Royaume accueille tous les êtres, avec toutes leurs différences, et nous embrasse tous et toutes.